

Festival International de Cine de San Sebastián **Pour la paix des familles**

Pamela Pianezza

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pianezza, P. (2014). Festival International de Cine de San Sebastián : pour la paix des familles. *Séquences*, (293), 22–23.

Festival Internacional de Cine de San Sebastián

Pour la paix des familles

Mélodrames familiaux souvent tortueux d'un côté, pur cinéma de genre de l'autre, le 62^e Festival international du film de San Sebastián qui s'est déroulé du 19 au 27 septembre 2014 a privilégié le plaisir du spectateur à l'expérimentation.

Pamela Pianezza

À défaut d'avoir remporté la Coupe du monde cette année, l'Espagne a au moins reçu la *Concha de Oro* au Festival de San Sebastián, venue sacrer le second film du jeune Carlos Vermut. **Magical Girl** suit l'entrecroisement des destins de personnages différemment marginaux : une petite fille leucémique qui rêve de la panoplie de sa chanteuse japonaise préférée; son père prêt à tout pour la lui offrir, quitte à se muer en maître-chanteur; une femme au foyer riche et suicidaire; un ancien professeur dépressif...

Filmé avec élégance par Santiago Racaj dans une atmosphère d'une absolue noirceur (l'empathie du spectateur n'est jamais recherchée), le film se veut un portrait satirique d'une société engluée dans un marasme financier tel que les instincts bestiaux de chacun se réveillent. Mais à trop jouer l'acrobate avec son scénario, Vermut en oublie de dépasser le film-concept pour s'intéresser vraiment à ses personnages. Si **Magical Girl** est malheureusement trop désincarné, le réalisateur n'en est pas moins très prometteur. On reconnaîtra en tout cas à Carlos Vermut d'avoir été l'un des seuls à faire preuve d'une véritable audace.

L'Autrichien Michael Sturminger était l'autre petit malin de la compétition. **The Casanova Variations** relate sous une forme hybride les derniers jours du séducteur Casanova, dont les sens ressuscitent au contact d'une mystérieuse écrivaine, Elisa von der Recke. Passé et présent se mêlent : le Casanova du 18^e siècle, chez lui, se fond par moments avec l'acteur l'interprétant de nos jours, sur scène, tous deux étant joués par le cabotin John Malkovich. La mise en scène est intellectuellement réjouissante, mais à la longue assez lassante : trop de métalangage tue le métalangage.

DÉCONSTRUCTIONS FAMILIALES

Le reste de la compétition était autrement plus terre-à-terre, tourmenté par une préoccupation on ne peut plus universelle : le rafistolage de familles en crise. Dans **La voz en off**, du Chilien Cristián Jiménez (*Ilusiones ópticas*, 2009; *Bonsái*, 2011) – l'un des plus beaux films de cette édition (avec celui de Mia Hansen-Løve) –, une jeune mère décide de s'offrir un nouveau départ en se séparant de son mari, de son téléphone portable et d'Internet. À son grand désespoir, son comportement inspire son père

La voz en off



qui quitte lui aussi son épouse (la majestueuse Paulina García, vedette de **Gloria** du même réalisateur), révélant au passage un tempérament de *Don Juan*. C'en est fini de la paix du foyer... Avec douceur, finesse et un humour à froid irrésistible, Jiménez infiltre une tribu à la fois internationale (le gendre français est joué par Niels Schneider) et «provinciale» (l'expression est du réalisateur, originaire de Valdivia). Tendrement, il rit de l'incapacité des technologies modernes à faciliter la communication. Délicatement contemporain, son film montre aussi un autre Chili, plus rare à l'écran, loin du chaos de Santiago.

Plus radical dans son démembrement des liens familiaux, le Danois Bille August (doublement palmé à Cannes) met en scène les derniers jours d'une matriarche dans **Silent Heart**. Atteinte d'une maladie dégénérative, Esther a invité ses deux filles et leurs conjoints à passer un ultime weekend en famille, avant de mettre fin à ses jours. Heidi, l'aînée responsable (la très charismatique Paprika Steen, Prix d'interprétation féminine) tente de faire de cet étrange rassemblement un moment de joie, tandis que Sanne, sa jeune sœur trop fragile (Danica Curcic, talent à suivre), refuse la décision de leur mère. Bille August et son scénariste Christian Torpe prennent un malin plaisir, très danois, à submerger leurs personnages de crises de larmes, crises de rires et révélations en série: le syndrome **Festen**, sans doute, qui interdit que des retrouvailles familiales se déroulent sans heurts. Le film aurait pu être plombé par la gravité du sujet, mais la bienveillance du regard l'emporte au final dans ce beau mélodrame.

On hurle aussi beaucoup dans le Prix spécial du Jury, **Vie sauvage**, du Français Cédric Kahn, et pour cause: un père divorcé (Mathieu Kassovitz) refuse de ramener ses fils à leur mère à l'issue des vacances et leur impose une vie de fugitifs en pleine nature, convaincu que le monde moderne n'a que des horreurs à leur offrir. Trop linéaire pour vraiment surprendre, le récit a l'originalité de suivre cette cavale sur plus de dix ans, sans jamais prendre parti pour l'un ou l'autre des parents.

IMPERFECTIONS PARENTALES

Qu'est-ce qu'un bon parent? Qu'est-ce qui est meilleur pour l'enfant? Ces interrogations au cœur de **Vie sauvage** irriguent aussi **Une nouvelle amie**, délicieuse tragicomédie transgenre de François Ozon, ainsi que le très mélodramatique **A Second Chance** de Susanne Bier. Chez Ozon, Anaïs Demoustier (décidément l'une des actrices françaises les plus passionnantes) incarne la très sage Claire, une jeune épouse confrontée au deuil de son amie d'enfance qu'elle adulait, et dont les sens sont brusquement troublés par l'apparition dans sa vie d'une créature mi-homme, mi-femme (Romain Duris), peut-être apte à combler un vide amical et amoureux, dont elle n'avait jusqu'ici pas conscience. Ozon ne s'interdit rien, ne se soucie à aucun moment de la vraisemblance de son récit et c'est ce qui le rend si jouissif.

Il est toutefois difficile de déterminer qui, de Ozon ou de Bier, a mis en scène l'histoire la plus improbable. Dans **A Second Chance**, un policier devenu papa découvre chez un junkie un nourrisson maltraité. Quelques jours plus tard, lorsque son propre enfant décède subitement, il n'hésite pas à enlever



celui du drogué, persuadé d'accomplir un acte de sauvetage. Incroyablement tortueux, le scénario d'Anders Thomas Jensen n'en est pas moins étonnamment crédible et joue intelligemment avec le compas moral du spectateur. Le film n'est pas follement cinégenique, mais se révèle très prenant. Un pur mélo donc, qui rappelle que le Festival de San Sebastián ne craint pas d'offrir les premières loges au cinéma de genre. Étaient également projetés: le soporifique **Autómata**, de Gabe Ibáñez (Antonio Banderas seul contre les robots), l'efficace **Haemoo**, de Shim Sung Bo (film de vengeance sur un bateau de pêche), le trépidant **The Drop**, du génial Belge Michaël R. Roskam (Tom Hardy chez les mafieux de Brooklyn) et **La isla mínima**, d'Alberto Rodríguez, malicieux polar rural (Prix d'interprétation masculine pour Javier Gutiérrez et Prix de la meilleure photographie).

FILMS À MESSAGE

L'autre genre bien représenté était celui du film à message, pourtant facilement épuisant. Si **Félix et Meira**, du Québécois Maxime Giroux, demeure un peu tiède dans sa romance entre un excentrique paresseux et une mère de famille juive hassidique, les Français Éric Toledano et Olivier Nakache s'en tirent plutôt bien, dans l'exercice souvent embarrassant du film populaire et démagogique, avec **Samba**, itinéraire d'un sans-papiers (Omar Sy) dont la route croise celle d'une DRH en plein burnout (Charlotte Gainsbourg). On préférera néanmoins **Tigers**, de Danis Tanovic, pamphlet sociétal percutant, assumant pleinement son ambition: dénoncer bruyamment les pratiques amORAles de certaines multinationales, en l'occurrence Nestlé qui commercialisa en Inde du lait en poudre, sachant pertinemment quels dangers attendaient les enfants qui le consommeraient avec de l'eau contaminée.

Enfin, dans les sections parallèles, quelques jeunes réalisateurs à petits budgets nous ont particulièrement marqué: le Français Thomas Salvador et son délicat, mais dynamique portrait d'un homme-poisson, **Vincent n'a pas d'écailles**; le Mexicain Alonso Ruiz Palacios et son enchanteur road trip étudiant en noir et blanc, **Güeros** (Prix Horizontes latinos et Prix de la Jeunesse). Et enfin, rappel que la valeur n'attend pas le nombre des années: le Canadien Andrew Huculiak (batteur du groupe We Are the City), auteur de l'envoûtant **Violent**. Un «vrai» film norvégien, évoquant le meilleur de Joachim Trier, accompagnant les adieux d'une jeune fille à la vie. Jeune homme à suivre. 📍